



GENÈVE, VERS 1950
Sidney Bechet avec le saxophoniste soprano Claude Aubert et Bernard Wagnière, un ami suisse. L'artiste est venu de nombreuses fois dans notre pays entre 1949 et 1959, année de sa mort.

Les années suisses de Sidney Bechet

Jazz. Le saxophoniste et clarinetiste a donné en 1949, à Genève, un concert historique. Conversation à l'occasion de la diffusion d'un documentaire retraçant cet épisode.

MICHEL BARBEY

L'émission Autrefois Genève de la chaîne Léman Bleu consacre, ce mois de décembre, un sujet, nostalgique et précis, à Sidney Bechet (1897-1959). L'occasion de réunir David Hadzis, concepteur du coffret *Sidney Bechet en Suisse*, qui en est un peu la matrice, Fabrice Zammarchi, auteur du livre-somme qui l'accompagne, Daniel Bechet, fils du grand jazzman américain, et enfin le musicien Pierre Bouru, dernier survivant de ses accompagnateurs suisses.

Daniel Bechet, vous exprimez dans la préface du livre «Sidney Bechet en Suisse» votre plaisir à «découvrir enfin un projet innovant» sur votre père. On croit sentir dans cet aveu une forme de frustration...

Daniel Bechet: C'est vrai qu'au niveau des médias mon père est un peu négligé, en vertu peut-être d'un certain intellectualisme qui choisit ses têtes – Miles Davis, pour ne citer

que lui, fait l'objet de beaucoup plus d'attention. D'où la surprise qu'a constituée pour moi ce coffret, où je sens une passion qui m'a paru très communicative. Au point de raviver en moi le vieux rêve d'un film sur mon père. Je suis persuadé qu'on tient avec sa vie, pratiquement sans retouches, un scénario hâtant, où il faudrait plutôt élaguer que rajouter. Je suis à peu près sûr qu'il se fera, mais j'aimerais bien être là quand il verra le jour. **Fabrice Zammarchi:** Bechet a réussi l'exploit, inégalé en Europe à ce jour, de rendre le jazz populaire. On peut d'ailleurs dater les choses avec précision: en France, le jazz est la musique des jeunes jusqu'en 1958. Au Vieux-Colombier de Juan-les-Pins, c'est Sidney Bechet qui «fait» l'été 1958; l'été 1959, ce sera Johnny Hallyday. En l'espace d'une année, on change complètement d'époque. **David Hadzis:** C'est une chose qui a certainement frappé les esprits. Tous les anciens que j'ai pu croiser lorsque je préparais le coffret me disaient: «Bechet, c'était notre Johnny Hallyday.» C'est d'autant plus éton-

nant qu'il avait à l'époque plus de 50 ans, et un aspect très vénérable. En Europe, on a beaucoup joué sur cette couleur *Case de l'oncle Tom*.

Le grand public a gardé des années européennes de Bechet le souvenir d'un bon vieillard, d'une sorte de papa Noël du jazz...

Pierre Bouru: L'histoire du bon nègre dans sa plantation de coton, il faut l'oublier: ça ne veut rien dire. Les gentils bons musiciens, je ne crois pas que ça existe. Les grands du jazz sont gentils sur une terrasse de bistrot, mais quand ils sont sur l'estrade, il n'y a plus de cadeaux, avec personne. **FZ:** S'il y a quelqu'un qui n'était pas un oncle Tom, c'était bien Bechet. Dans sa vie de musicien, et probablement au-delà, il n'a jamais fait que ce qu'il voulait. Quand il décidait de ne pas faire quelque chose ou de ne pas jouer avec tel musicien, c'était sans appel. Armstrong a parfois accepté ce côté oncle Tom, mais pas Bechet.

PB: Ce n'était pas toujours quelqu'un de très facile. Je me suis souvent demandé s'il ne souffrait pas d'un complexe de persécution. Il avait toujours une arme sur lui, m'a-t-on dit – j'ignore si c'était vrai. N'empêche que pour nous, Genevois, Suisses, musiciens ou non, ça reste une aventure formidable, tout à fait inespérée.

Une aventure dont le concert du Victoria Hall, que vous avez organisé et sur lequel s'ouvre le coffret, est le premier jalon...

PB: Vous savez, en 1949, j'avais 21 ans... Aujourd'hui, j'en ai 88! Je suis poursuivi par ce concert de Sidney Bechet du 14 mai à Genève depuis soixante-sept ans. Je me suis occupé d'artistes tout aussi importants depuis, comme Ray Charles, Count Basie et Ella Fitzgerald, et pourtant on ne m'en parle jamais. Personne n'imaginait que ce concert entrerait dans l'histoire du jazz. Sidney Bechet n'était pas encore, à cette époque, la vedette qu'il est devenu; mais pour nous, musiciens ou fans de jazz, avec tous ses 78 tours de l'époque, avec Jelly Roll Morton, Tommy Ladnier et les autres, il représentait «LE JAZZ». Ce 14 mai 1949, on a refusé du monde au Victoria Hall – les gens venaient de Lausanne, de Lyon, de partout. Et Sidney fut magnifique.

Pour en revenir à l'imagerie d'Épinal qui va s'emparer de Bechet après ce concert; vous espérez que ce coffret parviendra à la bousculer?

FZ: Il y a un paradoxe qu'il faut accepter, à savoir que «LE» musicien de jazz grand public par excellence est non seulement un monstre de la musique noire américaine, mais aussi

le premier saxophoniste, soprano en l'occurrence, de l'histoire du jazz – son *Wild Cat Blues* de 1923 est un sans-faute absolu sur lequel personne ne peut s'aligner à l'époque. Cela, ce n'est pas du folklore, mais une vérité historique. La musique qu'on entend dans ce coffret est inattaquable, superlative en termes artistiques.

L'Europe a été la première à voir dans le jazz, plutôt qu'une mode commercialement exploitable, une forme artistique à part entière. Le succès européen de Bechet ne serait pas tout à fait un hasard?

FZ: Peut-être pas, en effet. C'est dans son histoire culturelle de créole qu'on trouve, à mon avis, la clé de son extraordinaire impact européen. Dans son enfance, à La Nouvelle-Orléans, Bechet écoutait les premiers disques de Caruso. Il y a bien sûr son tempo black – Big Bill Broonzy a dit un jour que Bechet était le seul musicien créole qui savait jouer le blues –, mais il est aussi porteur de toute cette sensibilité européenne.

Au Festival de jazz de Paris de 1949, Bechet partage l'affiche avec notamment Charlie Parker, dont on rapporte le bouleversement à l'écoute de son aîné...

FZ: C'est une légende. Ce que Parker a pu penser ce soir-là reste un mystère: il n'a rien dit. Il n'a certainement pas été surpris, pour la bonne raison qu'ils se connaissaient déjà dans la 52^e Rue, à New York, où ils buvaient des coups ensemble. Il semble qu'ils s'estimaient beaucoup. Mais pour revenir à ce concert, Miles Davis était là aussi, et lui ne le connaissait pas. C'est lui qui a été soufflé,

et qui répétait: «Mais qu'est-ce qu'il joue bien, ce vieux-là!»

Et vous, Daniel, qui aviez 5 ans quand votre père est mort, j'imagine que vous avez appris à le connaître progressivement?

DB: Chaque fois qu'on m'en parlait, j'écoutais de toutes mes oreilles. Je m'en souviens comme d'un père Noël, les bras toujours pleins de cadeaux. Il m'avait acheté une clarinette, il voulait m'apprendre. J'aurais maîtrisé l'instrument, c'est sûr, parce qu'il m'aurait appris à la dure. Pour ça aussi, je regrette qu'il soit parti si tôt. Je ne sais pas ce qu'il aurait pensé d'avoir un fils batteur...

PB: C'est vrai qu'il avait des relations très difficiles avec les batteurs. Il s'est bagarré à coups de couteau avec Zutty Singleton dans les rues de New York, ou de Chicago, je ne me souviens plus.

Ce que rappellent le coffret et le documentaire diffusé par Léman Bleu, c'est que Sidney Bechet, qui vivait officiellement en France, s'est bel et bien bricolé une identité suisse. Il aimait donc notre pays – un peu, beaucoup, passionnément?

PB: Il n'y a aucun doute pour moi qu'il se sentait particulièrement bien à Genève, où il s'était fait des amis qui comptaient beaucoup pour lui. Sa vie professionnelle, c'était la France. Ses séjours suisses, mais surtout genevois, libéraient un autre personnage. Et je crois que son triomphe européen restait lié, dans son esprit, à Genève, avec ce concert du Victoria Hall. ■

«Autrefois Genève». Les dimanches à 19 h sur Léman Bleu.

L'HOMMAGE DE QUELQUES PASSIONNÉS

On a d'abord cru à un de ces coffrets pour collectionneurs fous: *Sidney Bechet en Suisse* n'est pas (que) la somme maniaque de tous les sons que le grand homme a laissé échapper de son biniou en terre helvétique. Il est avant tout l'hommage ému de quelques passionnés à l'un des plus grands allumés de l'histoire du jazz, ce Bechet en qui certains – au premier rang desquels, excusez du peu, Duke Ellington – ont vu l'essence d'un art qui, comme tout ce qui compte, a commencé grand.

Les années 1949-1958, couvertes ici, sont bien sûr éloignées de ces débuts héroïques. Elles correspondraient même, à en croire la plupart des critiques, à une période d'affadissement où le génie de ce créateur matriciel se serait progressivement tari, sous l'effet conjugué

d'un environnement musical insipide et d'une popularité trop bruyante. C'est l'immense mérite de ce coffret de rectifier cette vision arrogante et surtout périmée (qui pour admettre aujourd'hui qu'il n'est de jazz authentique qu'aux States?), d'abord en rendant justice à des accompagnateurs bien plus pertinents qu'on a voulu le dire, ensuite en alignant jusqu'au vertige les chœurs flamboyants d'un Sidney Bechet en état de grâce.

S'il crève à ce point l'écran de nos nuits blanches, c'est avant tout à l'époustouflant travail de restauration de David Hadzis qu'on le doit. Aux prises avec un corpus confidentiellement diffusé ou totalement inédit, parfois proche de l'inaudible, ce benédicte a relevé le défi d'offrir au grand public un Bechet plus vi-

vant que dans la quasi-totalité de ses enregistrements officiels de l'époque. Autre enseignement de ce coffret: le répertoire relativement restreint auquel se cantonne ici Sidney (cinq *Saint Louis Blues*, cinq *Royal Garden Blues*, trois *Summertime*, etc.) permet de mesurer la prodigieuse capacité de renouvellement d'un soliste incapable de se répéter d'une version à l'autre. Soit une façon qui en fait l'alter ego de Charlie Parker, avec lequel il partageait le haut de l'affiche du Festival de jazz de Paris. C'était le 15 mai 1949, le lendemain du concert genevois qui a marqué les débuts de la triomphale et conclusive aventure européenne du grand Sidney. ■ MB



«Sidney Bechet en Suisse/in Switzerland». United Music Foundation, coffret 4 CD accompagné d'un livre de 216 pages.